

Exposition  
22.11.22 – 20.01.23

# Quartier réservé

Guide de l'exposition

Prostitution  
coloniale  
Casablanca  
1923-1955

# 1/ PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

L'exposition a pour objet une forme urbaine et architecturale pensée et réalisée au début des années 1920 : le quartier de Bousbir. Il devait servir de cadre à la prostitution coloniale à Casablanca.

Le quartier relève à la fois du zonage urbain, de l'hygiénisme et de l'orientalisme. L'exposition aborde l'histoire urbaine, l'histoire de l'art, l'histoire coloniale et met l'accent sur la dimension sexuelle de la domination et de l'imaginaire colonial. Elle montre comment l'urbanisme est mis au service de la politique du Protectorat.

L'exposition ne présente pas la prostitution comme un problème en soi. Mais elle critique le cadre coercitif dans lequel elle était organisée à Bousbir, où elle se rapprochait du travail forcé. L'exposition aborde donc la prostitution à Bousbir dans une perspective critique, l'inscrivant au croisement des matrices de domination de genre, de race et de classe.

L'exposition vise à présenter ce quartier et ses logiques. Elle doit permettre de réfléchir sur :

- les liens entre sexualité et colonisation, et comment notre imaginaire est encore marqué par ceux-ci
- la place matérielle et symbolique qu'on donne en ville aux travailleuses du sexe, et les conséquences de celle-ci.

L'exposition se fonde sur les recherches sur l'histoire de Bousbir conduites par le Prof. Jean-François Staszak et par Raphaël Pieroni. Elles prennent place dans le cadre d'un département spécialisé dans la géographie culturelle et politique. Ils conduisent leurs recherches à propos de Bousbir dans le contexte de leurs travaux sur les imaginaires géographiques, et pour montrer comment ceux-ci ont des effets sur le monde. Ils se matérialisent comme à Bousbir dans des dispositifs visant à réaliser les fantasmes et les rêves des uns, mais tournent au cauchemar pour les autres.

# 2/ POSITIONNEMENT CRITIQUE

Nous n'adoptons pas de position de principe sur la prostitution dans cette exposition. Nous sommes néanmoins favorables à ce qu'elle soit autorisée, ne serait-ce pour éviter que son exercice ne se fasse dans l'illégalité. Favorables pour autant qu'il y ait consentement de la part des travailleuses du sexe, sans quoi la situation n'est évidemment pas admissible.

À Bousbir, il est difficile de dire dans quelle mesure leur travail était forcé, faute de témoignage direct de leur part. Mais, dans le cadre de rapports de pouvoirs très asymétriques liés au genre, à la race et à la classe et dans le contexte colonial, il est clair qu'elles subissaient de multiples contraintes. Enfermées dans le quartier où elles étaient parfois conduites de force, sous l'autorité conjointe des gendarmes et des médecins français, endettées auprès de leur logeuse, leur marge de liberté était très réduite. Plusieurs sources font état des contraintes subies par les travailleuses de Bousbir et de la misère de leur condition.

L'expression « travailleuses du sexe » est aujourd'hui souvent revendiquée par les intéressées, de façon à éviter le stigmate que porte le terme « prostituée » et pour revendiquer qu'il s'agit d'un métier comme un autre.

Dans le cadre de Bousbir, l'expression « travailleuse du sexe » est bien sûr anachronique, et inadaptée si elle laisse croire que leur activité relevait d'un libre choix. Toutefois, qualifier les femmes qui vivaient et travaillaient à Bousbir de prostituées n'est pas adéquat, car cela perpétue la stigmatisation dont elles ont été l'objet.

L'exposition adopte une position critique sur le travail du sexe tel qu'il s'opérait à Bousbir. Elle met l'accent sur les rapports de pouvoir qui pesaient sur les femmes de Bousbir, et sur l'imaginaire érotique et exotique sur lequel reposait la prostitution coloniale.

L'exposition joue sur les ressorts de l'immersion. Les visiteurs entrent dans le quartier, y déambulent, en voient des images et des scènes, entendent des bruits, rencontrent des travailleuses du sexe et d'autres touristes, etc. La scénographie permet de faire une visite virtuelle du quartier. On cherche par contre à éviter de placer les visiteurs dans une position voyeuriste qui rejouerait la scène. L'imaginaire orientaliste sur lequel Bousbir est construit doit être exposé sans être réactivé.

Beaucoup des images de Bousbir exploitaient les ressorts du voyeurisme et se complaisaient à figurer la nudité des travailleuses Bousbir. S'exhiber faisait partie de leur performance : elles le faisaient pour de l'argent. En regardant ces images, même aujourd'hui, on se retrouve – qu'on le veuille ou non – dans la position du client.

Ces images peuvent heurter notre sens de la pudeur. Plus gênant encore, elles peuvent, en jouant le voyeurisme, réitérer la violence symbolique qui a pu s'exercer sur ces femmes au moment où elles étaient filmées ou photographiées. Beaucoup des images prises à Bousbir l'ont été dans le cadre de rapports de force. Les (jeunes) femmes photographiées étaient-elles vraiment consentantes ? Avaient-elles le choix ? Et quels préjugés ces images risquent-elles d'alimenter quand on les montre aujourd'hui ? Les images ont une capacité de nuisance, à travers l'imaginaire toxique qu'elles reproduisent. Certaines images ne sont pas seulement les traces d'une violence : elles la perpétuent.

Pour éviter de reproduire la violence que nous cherchons à dénoncer, nous avons choisi de ne pas faire figurer dans l'exposition les images les plus obscènes. Mais certains des documents présentés restent problématiques. Par exemple quand la jeunesse de la fille qui se dénude pour le photographe empêche de croire à son consentement éclairé.

L'histoire que raconte cette exposition est choquante. C'est l'une des pages noires de la colonisation. Il est, dans une certaine mesure, inévitable et peut-être même nécessaire que l'idée même de consacrer une exposition à cette histoire soit choquante, et que sa visite mette mal à l'aise. Édulcorer le propos serait trahir l'histoire. Mais raconter l'histoire sans précautions, au risque du voyeurisme, ce serait la répéter.



### 3/ VISITE DE L'EXPOSITION

L'exposition comporte 4 modules :

- le module 1 donne à voir le quartier, explique son fonctionnement et ses logiques – dans une perspective descriptive.
- le module 2 expose le quartier du point de vue de ses différents usagers : travailleuses du sexe, clients, touristes, médecins, reporters, artistes – dans une perspective critique.
- le module 3 interroge ce qu'on peut aujourd'hui dire ou montrer du quartier, dans une perspective d'histoire publique.
- le module 4 présente d'autres exemples de quartiers réservés, d'hier (Yoshiwara, Marseille) ou d'aujourd'hui (Amsterdam, Zurich, Genève).

#### **Module 1 : Bousbir, le quartier réservé du Protectorat**

La mise en place de Bousbir fut décidée au plus haut niveau de l'administration du Protectorat français à la fin des années 1910. Conçu pour « nettoyer » la ville, Bousbir visait à confiner la prostitution dans un quartier fermé, loin du centre, pour contrôler un prétendu foyer de contamination vénérienne et de trouble social. Casablanca devait pouvoir jouer son rôle de vitrine du Protectorat.

La construction du quartier fut confiée aux meilleurs architectes français de Casablanca, Auguste Cadet et surtout Edmond Brion. Sa gestion fut déléguée à une société privée conçue à cette fin par des notables français. Elle louait le terrain à la ville.

Sur le plan architectural et urbain, le quartier n'a aucun équivalent dans le monde. Il pousse la logique de l'hygiénisme et la zonation de l'espace urbain jusqu'au bout. Réalisé dans un spectaculaire style néo-mauresque, Bousbir constitue un vaste parc clos et autonome destiné au commerce du sexe : un Disneyland oriental pour adultes. On y trouvait, outre les travailleuses du sexe, un cinéma, un hammam, des cafés, cabarets et restaurants, des boutiques, un coiffeur, une parfumerie, un dispensaire médical...

Entre 450 et 700 travailleuses du sexe, presque toutes marocaines, y vivaient et y officiaient. Les pouvoirs policier, médical et économique qui s'exerçaient sur elles permettent de parler de travail forcé. Les femmes de Bousbir, parfois raflées dans la rue, ne pouvaient guère quitter le quartier. Elles supportaient leurs conditions de vie en consommant de grandes quantités d'alcool et de kif. Beaucoup avaient moins de 18 ans et étaient parvenues à Bousbir forcées par les circonstances malheureuses de leur vie. Au total, ce sont environ 12 000 femmes qui y ont vécu et travaillé.

Destiné aux troupes coloniales et à leurs prétendus besoins, le quartier était aussi fréquenté par les habitants de Casablanca et de sa région, ainsi que par les touristes. Bousbir était une attraction incontournable, signalée dans les guides et reproduite sur des cartes postales. Les touristes allaient à Bousbir attirés par le spectacle des travailleuses du sexe et de leurs clients, la singularité de l'endroit et l'atmosphère pittoresque et exotique des lieux. Bousbir recevait sans doute plus de 2 000 visiteurs par jour.

Le quartier est fermé en avril 1955 par les autorités du Protectorat : il avait fini par faire scandale et était devenu un foyer et un motif d'agitation politique. Les femmes sont expulsées et le quartier est utilisé pour loger les soldats marocains revenant de la guerre d'Indochine.

Bousbir n'a pas permis de contenir la contagion vénérienne. Les travailleuses du quartier, malgré le contrôle des médecins du dispensaire, n'étaient pas moins contaminées que les nombreuses clandestines travaillant en ville. Il n'a pas servi à cacher la prostitution, au contraire : sa renommée mondiale a entaché la réputation de Casablanca et de l'œuvre coloniale française. Il a en revanche rencontré un considérable succès touristique, plutôt embarrassant pour les autorités du Protectorat.

### *DOCUMENTS PRÉSENTÉS*

Le module s'ouvre sur un extrait de *Le Grand Jeu*, film de Jacques Feyder sorti en 1934 et très représentatif du cinéma colonial. Le cinéma est fasciné par les quartiers réservés. Cette longue séquence montre un quartier réservé en Afrique du Nord. Elle semble inspirée par la Casbah d'Alger et le Bousbir de Casablanca. On voit les lieux au moment de leur plus forte animation, la nuit. Difficile de savoir dans quelle mesure cette vision, issue d'un film de fiction, est réaliste. En tout cas, la séquence ne cache ni la violence ni la misère.

Le module s'organise autour d'une maquette au 1/100 du quartier, tel qu'il se présentait en 1937. Un dispositif sonore en fournit une description détaillée, sous la forme d'un itinéraire dans Bousbir.

Une carte postale figure une vue aérienne de Bousbir (éditions Flandrin, années 1930). Les images des travailleuses du sexe dans les médaillons du photomontage sont tirées de cartes postales du même éditeur. L'image permet de se rendre compte de la taille du quartier et de sa fermeture. Elle montre aussi que cette réalisation urbaine et architecturale était en tant que telle une attraction touristique.

D'autres cartes postales du même éditeur, éditées en livret, sont projetées, pendant qu'en voix *off* on entend le texte de présentation du quartier et du livret.

Un document (carte de 1941) permet de comprendre comment, avec l'extension de la ville, le quartier qui occupait, à sa conception, une position à la marge de Casablanca se trouve rapidement inclus dans celle-ci.

Le plan Prost du début des années 1920 montre que la ségrégation à l'œuvre à Casablanca se retrouvait au sein du quartier, où trois zones différentes étaient prévues : pour les femmes d'origine maure, juive et européenne. La dernière zone n'a finalement pas été construite et il n'y avait pratiquement aucune femme d'origine européenne à Bousbir.

Les reproductions des fiches sanitaires, que les femmes de Bousbir devaient régulièrement faire valider, et de la carte qui les identifiait attestent de l'encadrement de la prostitution par la médecine et l'administration coloniale.

Une série de photographies prises par Denise Bellon en 1936 mettent en valeur l'architecture orientaliste du quartier.

## **Module 2 : Rêves et cauchemars**

Vivre et travailler à Bousbir, y soigner les travailleuses du sexe, y venir comme client, y réaliser un reportage, y faire des photos ou y tourner un film, s'y promener comme touriste, etc. : autant d'expériences différentes.

Certaines de ces expériences sont bien documentées. Les médecins du dispensaire témoignent de leur pratique et écrivent des rapports sur la situation des travailleuses du sexe. On publie des centaines de cartes postales pour les touristes, qui parfois racontent

leur visite au dos de l'image. Les journaux à scandales publient des reportages illustrés croustillants, qui autorisent les lecteurs à visiter le quartier virtuellement. Le point de vue des clients peut être illustré par les photographies, parfois osées, qu'ils prennent eux-mêmes. Il est très rare que des visiteurs du quartier manifestent des réserves morales ou politiques par rapport à ce qui s'y passe.

Ce qui est le moins documenté, c'est la vie et le point de vue des travailleuses du sexe. On parle beaucoup d'elles, on les prend en photo, mais leur parole n'a guère laissé de traces. C'est le malheur des *subalterns*, effacés d'une histoire dont les archives et les récits sont ceux des puissants. Il importe de tenter de restituer leur parole. Parfois, on peut deviner à une réaction face à un photographe ou un journaliste, à un non-dit ou à des larmes face à un enquêteur, ce qu'était le vécu des femmes de Bousbir. Même si certains témoignages indirects laissent croire que certaines pouvaient ne pas être mécontentes de leur sort, il y a beaucoup de traces de misère, de souffrance, de colère. Au croisement des matrices de domination de race, de genre et de classe, le quotidien des femmes de Bousbir était violent et difficile.

Si Bousbir était un rêve oriental pour les visiteurs, c'était un cauchemar pour beaucoup des femmes qui y officiaient.

### DOCUMENTS PRÉSENTÉS

La double page du magazine *True adventures* (novembre 1957) figure un Bousbir hollywoodien : l'illustrateur n'a jamais visité le quartier. Il dessine des pin-ups américaines dans un décor des Mille et Une Nuits sans grand rapport avec la réalité du quartier. La double page du magazine français à scandale *Qui? Détective* (6 novembre 1947) est très représentative des nombreux reportages que la presse des années 1930-1940 consacre à Bousbir. Jouant sur les ressorts du voyeurisme, ils ont beaucoup participé à la renommée et la réputation du quartier.

Les images de la photographe surréaliste française Denise Bellon, prises à Bousbir en 1936, relèvent d'une approche artistique du quartier. La photographe, née en 1902, a visité celui-ci probablement deux fois, assez brièvement et à l'occasion d'une commande touristique des Chemins de fer du Maroc. Magnifiquement composées, ses images sont attentives à l'architecture du quartier et à sa vie quotidienne, montrant ainsi dans la séquence qu'on voit dans ce module les étapes du racolage d'une bande de marins. Elles attestent d'une certaine fascination de l'artiste pour le travail du sexe. Denise Bellon réalisera d'ailleurs dix ans plus tard un reportage photographique dans le quartier réservé de Tunis. Son Rolleiflex lui permettait de prendre ses photographies discrètement, sans que souvent personne ne s'en rende compte : il y a plus de photographies volées que posées. Son point de vue s'écarte des clichés orientalistes, mais n'est guère critique : fascinée par le quartier et ce qui s'y passe, elle cherche à faire de belles images.

De très nombreuses cartes postales, parfois vendues en livret, sont destinées aux touristes, qui viennent nombreux à Bousbir. Elles mettent l'accent sur l'architecture du quartier et les portraits des femmes qui y travaillent. La légende et la pose des modèles, à qui le photographe demande parfois de dévoiler un sein, sont plus ou moins explicites. Le texte au dos des cartes postales qui circulent est le plus souvent anodin et ne fait pas allusion au quartier, attestant qu'il s'agissait d'une attraction touristique comme une autre, dont on pouvait envoyer l'image à n'importe qui, par exemple un membre de sa famille.

Rares sont textes qui commentent l'activité qui se déroule à Bousbir, par exemple pour mentionner les tarifs ou le risque de la contagion vénérienne. Encore plus rares ceux qui font état d'une perspective critique.

Pour relever le défi d'évoquer le point de vue des femmes de Bousbir, l'exposition propose divers documents. Elle donne à écouter le récit de la journée type d'une femme de Bousbir, composé à partir de l'enquête qu'y ont réalisée deux médecins français en 1950, qui reprend la matière des entretiens qu'ils ont conduits. Les photographies prises par ces médecins diffèrent de celles des artistes ou de celles destinées aux touristes : les femmes de Bousbir n'y sont pas réduites à leur activité prostitutionnelle, elles posent pour le photographe entre amies, dans les vêtements qui sont les leurs, montrent leurs tatouages, etc. Et parfois, sur certaines photographies, on voit ces femmes refuser la pose ou marquer leur désaccord d'un geste, comme sur une photographie de Denise Bellon où l'on voit une femme qui semble s'apprêter à lui lancer une chaussure au visage.

### **Module 3 : Bousbir aujourd'hui : que faire du passé ?**

En 1955, les travailleuses du sexe sont expulsées du quartier. On y reloge les troupes auxiliaires marocaines qui reviennent de la guerre d'Indochine. Ce sont leurs familles et descendants qui habitent aujourd'hui Bousbir. C'est désormais un quartier populaire. Mais il se distingue toujours dans l'espace urbain.

Son paysage a été transformé, au gré des besoins. Le quartier s'est densifié : on a ajouté des étages et des extensions aux bâtiments, la couleur s'est imposée sur les murs. On a construit une école, établi des lieux de prière. Une seconde ouverture a été percée dans le mur d'enceinte. Mais le quartier reste clos, à l'abri du trafic. Le mur qui enfermait dans le passé les femmes à Bousbir a changé de fonction ; ce n'est plus une contrainte, mais une protection.

La population de Bousbir est très attachée à son quartier. Qu'y sait-on du passé ? Difficile à dire, car personne ne veut en parler. Un des problèmes éthiques posés par notre recherche, c'est qu'elle divulgue un passé que les habitant.es de Bousbir n'ont pas nécessairement envie de connaître ou de publiciser, à cause du malaise qu'il suscite.

Une réponse est à trouver dans la nature de ce malaise face à l'histoire et aux images de Bousbir. S'il procède d'une (louable) empathie vis-vis des victimes, le malaise présent est peu de chose par rapport aux violences passées et il y aurait de l'indécence à refuser d'évoquer celles-ci en raison de celui-là. S'il procède plutôt d'un embarras vis-à-vis de femmes que leur activité, même contrainte, stigmatise encore aujourd'hui, faire silence sur leur histoire revient à réitérer aujourd'hui une forme de violence symbolique comparable à celle qu'elles ont subie dans le passé.

Nous avons conscience que ce n'est pas parce qu'une image existe qu'on est nécessairement en droit de la montrer à n'importe qui, dans n'importe quelles conditions.

#### **DOCUMENTS PRÉSENTÉS**

Un extrait d'un film documentaire, destiné aux *Archives de la Planète*, commandité par le mécène français Albert Kahn et tourné par Camille Sauvageot à Bousbir en 1926, montre le quartier au moment de sa moindre animation, en pleine journée. On y voit les activités quotidiennes, et tout de même quelques clients. Cet extrait contient des images explicites pouvant heurter les sensibilités, montrant comment de très jeunes

filles acceptent d'exhiber leur poitrine à la caméra, peut-être contre une petite rémunération : elles reproduisent une pratique de racolage des clients. Regarder ce film aujourd'hui, c'est de fait se retrouver dans la position du client. Difficile de le regarder sans ressentir un certain malaise. Pourtant, l'opérateur n'avait probablement que l'intention, honnête de son point de vue, de réaliser un reportage. De la même façon, cette exposition et les recherches sur lesquelles elle se fonde ne visent qu'à raconter une histoire. La différence, c'est que nous avons conscience de son caractère problématique, et que nous nous sommes efforcés de le prendre en compte.

L'article « Bousbir l'exposition que vous ne verrez pas », paru dans le magazine marocain *TelQuel*, explique les conditions de l'annulation de l'exposition prévue à la Villa des Arts de Casablanca en novembre 2021. Cette exposition, organisée par l'équipe de l'Université de Genève et Casamémoire, a été fermée la veille de son vernissage. Bien qu'elle ait eu toutes les autorisations nécessaires et que nous ayons pris garde de respecter les sensibilités locales, le sujet a paru trop osé, et les autorités ont préféré la fermer. On ne saura jamais si son ouverture aurait fait scandale ou si, comme nous l'espérions, elle aurait contribué à ouvrir un débat constructif sur la mémoire et le devenir du quartier.

Parmi les photographies de Denise Bellon figurent des nus. Ces images répondent aux canons du nu artistique, mais les conditions dans lesquelles ces photographies ont été prises en 1936, certainement en rémunérant les travailleuses du sexe de Bousbir, renvoient bien à l'exercice de leur métier et prennent place au sein des rapports de force dans lesquelles elles l'exerçaient. Ces nus traduisent l'exotisme et l'érotisme propres à l'imaginaire orientaliste et participent à sa diffusion. Nous avons choisi de montrer un de ces nus, mais en le floutant. Non par pruderie mais pour souligner son caractère politiquement problématique.

La présente exposition, à Genève, est une version de l'exposition de Casablanca, adaptée au public genevois et à la salle où elle a lieu. L'exposition genevoise n'a toutefois pas échappé aux difficultés liées au caractère potentiellement scandaleux de son objet. La photographe avec laquelle nous travaillions pour évoquer le présent de Bousbir et documenter la vie quotidienne dans ce quartier aujourd'hui a demandé à ce que ses images soient retirées de l'exposition après avoir appris que le mot *prostitution* apparaît dans le sous-titre de celle-ci. L'artiste craignait qu'être associée à une exposition sur un pareil sujet puisse lui occasionner des difficultés à Casablanca, où elle réside.

Le travail de l'artiste Fatima Mazmouz reprend une carte postale de M. Flandrin (*Le quartier réservé. Type de jeune marocaine*), pour laquelle le modèle avait accepté, certainement contre rémunération, de dévoiler un sein au photographe. Cette transaction économique relève du commerce du sexe, et c'est une prestation de la travailleuse du sexe photographiée qu'on achète quand on acquiert la carte postale. Cette image a été retravaillée à partir d'une trame composée d'utérus malades ou de vulves. La dénonciation de la violence de genre et de la colonisation passe ainsi par une réappropriation de ces images, auxquelles se substitue le corps féminin sur lequel elle s'exerçait. La nudité devient une arme.

Une image satellite (Copernicus Sentinel, 2015) permet de situer aujourd'hui Bousbir dans l'agglomération de Casablanca, désormais 5 millions d'habitants. Construit en 1923 en dehors de la ville, le quartier se trouve désormais au coeur de celle-ci, enserré dans un espace urbain dense mais où il se distingue toujours.



## Module 4 : Quartiers réservés

On trouve des quartiers réservés dans de nombreuses villes, dès le Moyen Âge. En Europe, mais aussi aux États-Unis (*red light district*), en Thaïlande (Patpong) ou au Japon, où le quartier réservé de Yoshiwara, créé à Tokyo au début du XVII<sup>e</sup> siècle, fascine les artistes japonais et les visiteurs occidentaux.

Certains quartiers réservés, comme celui de Marseille, détruit par l'occupant allemand en 1943, ont disparu. D'autres ont changé de fonction à l'occasion de leur gentrification. Certains subsistent : parmi les plus connus, celui d'Amsterdam, De Wallen, devenu une attraction touristique majeure, notamment parce que les travailleuses du sexe se placent en vitrine pour racoler les clients.

La réglementation urbaine à Lausanne n'autorise la prostitution que dans certaines parties de la ville. À Zurich prime la même réglementation, mais la municipalité cherche à éloigner les travailleuses du sexe des rues du centre où elles avaient leurs habitudes. Elle a fait construire, en périphérie, des *sex boxes*, où les clients viennent en voiture rendre visite aux travailleuses du sexe, dans des conditions qui sont supposées garantir leur sécurité. À Genève, la concentration du commerce du sexe dans le quartier des Pâquis résulte surtout de logiques économiques, qui tendent à agréger dans les mêmes lieux les activités économiques similaires.

Internet a ouvert un nouvel espace, dématérialisé, pour les transactions sexuelles.

Pour les travailleuses du sexe, exercer dans un quartier réservé permettrait un meilleur accès à la clientèle et une meilleure sécurité, du fait de la solidarité entre elles ou de la surveillance qui s'y exercerait. Pour les autorités, la concentration du commerce du sexe permettrait de mieux contrôler une activité jugée problématique. Pour les clients et les touristes, le quartier réservé constituerait une attraction. En revanche, le confinement dans un quartier réservé peut être contraignant pour les travailleuses du sexe et participer de leur exclusion et de leur stigmatisation.

## 4/ RESSOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

Pour aller plus loin, on peut consulter

- le catalogue qui accompagne cette exposition : Staszak J.-F. et Pieroni R. (dir), 2020, *Quartier réservé (Bousbir, Casablanca)*, Chêne-Bourg, Georg Editeur, 201 p.
- les références listées ci-dessous

### À PROPOS DE BOUSBIR ET DE LA PROSTITUTION COLONIALE EN AFRIQUE DU NORD

- Ferhati B., 2009, « Une réalité urbaine sans nom : les espaces de la 'tolérance' dans la Casbah d'Alger, 1830-1962 », in Baduel O.R. (dir.), *Chantiers et défis de la recherche sur le Maroc contemporain*, Paris, Karthala, p. 245-261.
- Maghraoui D., 2008, « Gendering urban Casablanca. The case of the Quartier reserve of Bousbir », in M. Rieker and K.A. Ali (eds.) *Gendering Urban Space in the Middle East, South Asia and Africa*, New York, Palgrave Macmillan, p. 17-44.
- Mathieu J. and Maury P.H., 1951, *La Prostitution marocaine surveillée de Casablanca. Le quartier réservé*, Archives de la Direction de la santé publique, republié in *Bousbir. La prostitution dans le Maroc colonial. Ethnographie d'un quartier réservé* (2003), Paris, Paris-Méditerranée.
- Staszak J.-F., 2018, « Exotisation et érotisation d'un haut-lieu et bas-fond touristique : la Casbah d'Alger (1840-1940) », *Teoros*, 38 p.
- Staszak J.-F., 2015, « Tourisme et prostitution coloniales : la visite de Bousbir à Casablanca (1924-1955) », *Via. Tourism Review*, 2, 8, 24 p.
- Staszak J.-F., 2014, « Planning prostitution in colonial Morocco: Bousbir, the *quartier réservé* of Casablanca », in P. Maginn and C. Steinmetz (eds.), *(Sub)Urban Sexscapes: Geographies and Regulation of the 'Sex Industry'*, London, Routledge, 175-196.
- Staszak J.-F. et Pieroni R. (dir), 2020, *Quartier réservé (Bousbir, Casablanca)*, Chêne-Bourg, Georg Editeur, 201 p.
- Taraud C., 2003, *La Prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1962)*, Paris, Payot.
- Taraud C., 2006, « Urbanisme, hygiénisme et prostitution à Casablanca dans les années 1920 », *French Colonial History*, 7, p. 97-108

### À PROPOS DES QUARTIERS RÉSERVÉS

- Aalbers M.B. and Deinema M., 2012, "Placing prostitution: The spatial-sexual order of Amsterdam and its growth coalition", *City*, 16, 1-2, p. 129-145.
- Aalbers M.B. and Sabat M., 2012, "Remaking a landscape of prostitution: The Amsterdam Red Light District. Introduction", *City*, 16, 1-2, p. 112-128.
- Arnoldussen P.A., De Baar P.B., Nap B., de Rooij P., van de Veen-van Rijk M. and Vuisje H. (eds), 2016, *Aan de Amsterdamse Wallen*, Amsterdam, Boom.
- Ashworth G., White P. and Winchester H., 1988, "The red-light district in the Western European city: A neglected aspect of the urban landscape", *Geoforum*, 19(2), p. 201-212.
- Brants C. 1998, "The fine art of regulated tolerance: Prostitution in Amsterdam", *Journal of Law and Society*, 25 (4), p. 621-635.
- Brents B.G. and Hausbeck K., 2009, *The State of Sex Tourism, Sex, and Sin in the New American Heartland*, New York, Routledge.
- Chimienti M. and G. Bugnon, 2017, "Swiss policy on prostitution : a regulation system close to the ground", in Jahnsen I. & Wagenaar H. (eds), *Assessing European Prostitution Policies*, London, Routledge, p. 250-270.
- Chimienti Mi. et À. Földhàzi, 2008, « Géographies du marché du sexe : entre dynamiques urbaines, économiques et politiques », *Sociétés*, 99, 1, p. 79-90.

- Chimienti M. et M. Lieber, 2018, "A continuum of sexual economic exchanges" or "weak agency"?: female migrant sex work in Switzerland", in Skilbrei, M.-L. & Spanger, M. (eds), *Understanding Sex for Sale: Meanings and Moralities of Sexual Commerce*, London, Routledge, p. 126-142.
- Chimienti M. and I. van Liempt, 2017, "The gentrification of progressive red-light districts and new moral geographies: the case of Amsterdam and Zurich", *Gender, place and culture*, 24, 11, p. 1569-1586.
- Flight S. and P. Hulshof, 2009, *Klanten van raamprostitutie. De vraag naar raamprostitutie in Amsterdam onderzocht*, Amsterdam, DSP-groep.
- Hubbard P., 1999, "Researching Female Sex Work: Reflections on Geographical Exclusion, Critical Methodologies and 'Useful' Knowledge", *Area*, 31, 3, p. 229-237.
- Hubbard P., 2004. "Cleansing the Metropolis: Sex Work and the Politics of Zero-Tolerance." *Urban Studies*, 41 (9), p. 129-140.
- Hubbard P., 2016, *Ihe Battle for the High Street. Retail Gentrification, Class and Disgust*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.
- Hubbard P., and M. Whowell, 2008, "Revisiting the Red Light District: Still Neglected, Immoral and Marginal?" *Geoforum*, 39 (5), p. 1743-1755.
- Kern L., 2015, "From Toxic Wreck to Crunchy Chic: Environmental Gentrification through the Body.", *Environment and Planning D: Society and Space*, 33 (1), p. 67-83.
- Kunkel J., 2012. "These Dolls Are an Attraction: Othering and Normalizing Sex Work in a Neoliberal City", in J. Kunkel and M. Mayer (eds), *Neoliberal Urbanism and Its Contestations*, New York, Palgrave Macmillan, p. 189-207.
- Lieber M., 2008. *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Kerkin K., 2003, "Re-placing difference: Planning and street sex work in a gentrifying area", *Urban Policy and Research*, 21 (2), p. 137-149.
- Kunkel J., 2012, "These dolls are an attraction: Othering and normalizing sex work in a neoliberal city", in Kunkel J. and Mayer M. (eds), *Neoliberal Urbanism and its Contestations*, New York, Palgrave Macmillan, p. 189-207.
- Pitcher J. and Wijers M., 2014, "The impact of different regulatory models on the labour conditions, safety and welfare of indoor-based sex-workers", *Criminology and Criminal Justice*, 14 (5), p. 549-564.
- Reckless W.C., 1926, "The distribution of commercial vice in the city: A sociological analysis", *Publications of the American Sociological Society*, 20, p. 164-176.
- Ross B.L., 2010, "Sex and (evacuation from) the city: The moral and legal regulation of sex-workers in Vancouver's West End, 1975-1985", *Sexualities*, 13 (2), p. 197-218.
- Ryder A., 2004. "Adult Entertainment Spaces: Between a Rock and a Hard Place or Going from Strength to Strength?", *Urban Studies*, 41 (9), p. 1659-1686.
- Ryder A., 2010. "Red-Light District.", in R. Hutchinson (ed), *Encyclopedia of Urban Studies*, vol. 2, Thousand Oaks, Sage, p. 638-642.
- Sanders T., L. Connelly and L. Jarvis-King, 2017. "On Our Own Terms: The Working Conditions of Internet Based Escorts in the UK", *Sociological Research Online*, 21 (4): 15.
- Sanders-McDonagh, E., M. Peyrefitte and M. Ryalls. 2016. "Sanitising the City: Exploring Hegemonic Gentrification in London's Soho", *Sociological Research Online*, 21 (3).
- Weitzer R., 2014, "The social ecology of red-light districts: A comparison of Antwerp and Brussels", *Urban Affairs Review*, 50 (5), p. 702-730.

Cette exposition bénéficie du soutien de :

---



**UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE**

CENTRE MAURICE CHALUMEAU  
EN SCIENCES DES SEXUALITÉS



REPUBLIQUE  
ET CANTON  
DE GENÈVE

POST TENEBRAS LUX



**Fonds national  
suisse**